

Julie

Depuis combien de temps suis-je là, au pied de cet immeuble haussmannien du centre de Lyon ? L'angoisse qui me tenaille m'a fait oublier toute notion du temps. Le ciel est gris, chargé d'humidité. Un blizzard venant du nord décroche une à une les dernières feuilles rouges et or pendues aux branches des platanes bordant l'avenue. L'hiver s'impatiente, trépigne et frappe à la porte des saisons. Il fait froid, mes doigts sont engourdis ; pourtant, je ne perçois ni le vent ni les aiguilles de glace qui me transpercent les os. Une torpeur sans nom me submerge. La peur me tétanise, j'ai l'estomac noué. Lorsque Fleur m'a laissée devant le portail d'entrée, elle a chuchoté : « Attends-moi, je reviens... » Sa voix tremblotante et la pâleur de son visage si merveilleux révélaient son état de panique. Sur le trajet de Roissy-Charles-de-Gaulle à Lyon-Part-Dieu, puis dans le taxi qui nous a déposées devant la résidence de ses parents, elle est restée silencieuse, hagarde. Dans l'avion comme dans le train, elle n'a cessé de me tenir par la main, la serrant fortement, sa tête appuyée contre mon épaule. Dans le regard de nos voisins de voyage, j'ai déchiffré de la suspicion pour beaucoup, de la haine chez certains et de la gêne chez d'autres. Tout avait été réglé avant notre départ de Ouagadougou. J'attendrais au bas de l'immeuble et elle monterait seule. Il y a vingt heures encore, nous étions au Burkina Faso. L'ONG qui nous emploie organise chaque année un séminaire au profit de ses volontaires, et nous en avons profité pour prendre quelques jours de congés. Fleur tenait à rendre visite à ses parents pour leur annoncer qu'elle et moi étions liées pour la vie. Je revois ma petite Fleur. Elle porte bien son prénom, car c'est une véritable rose que j'ai découverte le jour de son arrivée. Lorsqu'elle m'est apparue dans le hall de l'aéroport Thomas Sankara, cela m'a fait un choc. Je me souviendrai à jamais de cette image : elle était magnifique, petite, fragile, pliée sous le poids d'un énorme sac à dos, des cheveux noirs tombant sur les épaules et des yeux... des yeux d'un bleu intense, si lumineux, si pleins de vie. Elle venait de terminer ses études d'ingénieure hydraulique et s'était portée volontaire pour une mission d'aide au développement agricole dans la région de Bobo-Dioulasso. J'en suis chef de projet. Depuis des mois, j'étais seule dans cette contrée loin de toute civilisation. J'allais enfin avoir une assistante technique. Voilà un an que nous partageons notre vie. Voilà six mois que nous partageons le même lit. Les premiers mois passés en sa présence ont été pénibles à vivre, il m'était difficile de cacher ce que je ressentais. Mon cœur s'emballait à chaque fois que mon regard croisait le sien. Je perdais tout contrôle lorsque je la frôlais, les sentiments que j'éprouvais pour ce petit bout de femme étaient indescriptibles. J'étais envoûtée, son visage hantait mes nuits. Et puis il y a eu ce vendredi de mai. Nous rentrions d'un village à moto, les corps, les vêtements couverts de poussière rouge de latérite. On riait aux éclats de notre état. Soudain, d'un geste incontrôlé, je lui ai pris la main et l'ai portée à mes lèvres. Des larmes ont perlé sur les joues de Fleur, elle s'est mise à trembler, nos visages se sont approchés et nous nous sommes embrassées longuement. Depuis, notre bonheur est immense et indestructible. Je l'aime du plus profond de mon être et je sais qu'elle est éprise tout autant. Avant notre départ pour la France, lorsque Fleur m'a proposé de l'accompagner chez ses parents, j'ai tout d'abord refusé. Je ne voulais pas la voir subir ce que les miens m'ont fait endurer. Mais elle m'a implorée et finalement persuadée d'accepter. Elle désirait que je sois auprès d'elle. Elle veut me présenter à sa famille et tout dire de notre amour. Cependant, elle craint énormément la réaction de son père. Elle l'a vu s'enflammer lors des débats sur le mariage pour tous. Il s'est même rendu à la capitale pour la grande manifestation du 13 janvier 2013. Elle imagine que sa mère ne dira rien, même si, catholique pratiquante, elle désapprouvera en silence. Mais son père ! Fleur m'a prévenue : s'il ose lever la main sur elle, elle partira

et, comme moi, ne remettra plus jamais les pieds chez elle. Mon corps et mon âme sont à jamais marqués par les coups que m'a infligés celui que j'appelais papa. Je venais d'avoir dix-sept ans. J'avais bien eu quelques petits amis, juste pour faire comme les autres filles du lycée, mais je n'y trouvais aucun plaisir. Et lorsque l'un d'entre eux me lâchait, cela ne me faisait émotionnellement rien. Sans y prêter attention, j'étais plus subjuguée et impressionnée par certaines filles de ma classe ; Charlène, en particulier. Lorsqu'elle me dévisageait, son regard me dérangeait et je le fuyais malgré moi. Pourtant, la nuit, ce visage et ce regard ne me quittaient pas. Comme j'étais une élève plutôt douée, Charlène m'a un jour demandé si je pouvais l'aider à réviser les épreuves du bac. Le dimanche suivant, je me suis rendue chez elle. Ses parents étaient absents et nous étions seules dans leur immense maison. Charlène portait un short court et un débardeur moulant mettant en valeur ses formes de jeune femme. Je l'ai trouvée très belle et me suis sentie envahie par un sentiment confus et indéfinissable. Dans sa chambre, nous nous sommes assises au bord de son lit pour travailler. Je portais une jupe courte. Sans prévenir, Charlène a posé sa main sur ma cuisse et a commencé à la caresser. J'aurais pu la repousser ; au contraire, je l'ai laissée faire. Quelques minutes plus tard, je découvrais l'amour et j'ai su à cet instant quel tournant allait prendre ma vie. J'ai proposé à Charlène de passer le dimanche suivant à la maison. Mes parents seraient absents. Ils n'auraient jamais dû rentrer si tôt. J'avais mis de la musique et je ne les ai pas entendus arriver. Ils nous ont découvertes nues dans mon lit. La rage de mon père a été fulgurante, indescriptible. Il m'a saisie par les cheveux et tirée hors du lit. Affolée, Charlène a réuni ses vêtements et s'est enfuie en courant. Mon père m'a frappée, frappée et encore frappée avec les poings, avec les pieds, sous les yeux de maman. Il criait des injures que je ne pouvais comprendre tant la peur de mourir m'enveloppait. Quand les coups ont cessé, je n'étais que douleur. Il a prononcé ces mots que je n'oublierai jamais : « Prends tes affaires et casse-toi ! Ne remets plus les pieds ici ! » Sa rage retombée, il est sorti de la pièce. Maman n'a pas réagi ; appuyée contre le mur, elle pleurait. Je me suis relevée tant bien que mal, je me suis habillée, j'ai glissé quelques affaires dans un sac et j'ai quitté la maison. Je n'y suis jamais retournée. Ensuite, il y a eu grand-mère, ma chère et tendre grand-mère qui m'a accueillie, aimée et aidée. Puis l'université, puis mon entrée dans l'ONG où je travaille depuis dix ans. Jusqu'à ma rencontre avec Fleur, je n'avais pas eu d'autres amies. Je n'ai plus revu Charlène. Je crois savoir que mes parents ont rencontré les siens et que ça ne s'est pas trop bien passé pour elle non plus. Pour toutes ces raisons, je ne voulais pas accompagner Fleur. Je redoute la réaction de ses parents. L'idée qu'ils n'acceptent pas sa différence et la rejettent me terrifie.

J'attends. J'attends encore. Les minutes qui s'égrainent sont interminables. L'angoisse ne me quitte pas. « Que fait-elle ? Pourquoi ne réapparaît-elle pas ? » Je cogite. « Va-t-elle m'abandonner ? me laisser là ? ». Brusquement la porte s'ouvre. C'est la Fleur que j'aime qui apparaît, transformée, méconnaissable, joyeuse, souriante, rayonnante. Elle me saute au cou, couvre mes joues et ma bouche de baisers. « Ils ont dit oui ! », ne cesse-t-elle de répéter. Je suis perdue, incapable de prononcer un mot devant tant d'excitation et d'enthousiasme. Enfin, je lui demande : « Ils ont dit oui à quoi ? » Sa réponse est enjouée, elle parle tellement vite que j'ai du mal à tout saisir : « Pas si vite, je ne comprends rien. Calme-toi et répète. » Commence alors un monologue dans lequel elle m'explique être restée un long moment devant la porte de l'appartement, hésitant à sonner par peur d'être rejetée. Au moment où elle allait faire demi-tour, la porte s'est ouverte et elle s'est retrouvée face à ses parents. Tout est alors allé très vite. Ils lui ont dit qu'à la lecture de ses courriers, ils s'étaient doutés de notre relation, qu'ils acceptaient leur fille comme elle est et qu'ils avaient hâte de faire ma connaissance. Comment réagir à cette situation inattendue ? Je craignais tellement qu'elle soit repoussée comme je l'ai été. Tout semble irréel. C'est si beau, si inespéré. Fleur me saisit par la main et me tire vers le hall. « Allez, viens, il fait froid. » Entraînée par elle, je gravis

rapidement les deux étages. La porte d'entrée est ouverte. Dans l'encadrement se trouvent ses parents : sa mère, souriante, aussi petite et menue que mon amie et, derrière, son père, grand, les cheveux grisonnants, qui affiche lui aussi un visage radieux. La mère de Fleur me lance : « Bonjour Julie. Comme vous êtes belle ! Entrez, soyez la bienvenue. » D'un seul coup, je me sens libérée... Je vais vivre, enfin vivre.